

Usage de la violence symbolique dans les processus de transmission d'une culture corporelle de l'escalade: l'exemple de la falaise de Claret.

(Article paru in *Tréma / Comment peut-on enseigner une culture corporelle* Hors série n°1, 1997, inCd-Rom)

Eric Deleseuleuc

La falaise de Claret est devenue un site d'escalade au cours de l'année 1992. Les grands toits qui offrent une escalade très technique et athlétique avaient jusqu'à présent rebuté les grimpeurs locaux. Depuis, Marc et Denis ont ouvert plus d'une centaine de voies que les grimpeurs de toute l'Europe viennent découvrir.

La culture corporelle des grimpeurs de Claret, puisque c'est le point qui nous intéresse ici, s'organise autour d'un certain nombre d'aspects qui, bien qu'ils soient pour certains partagés dans d'autres sites d'escalade, prennent ici des significations particulières. Je privilégierai ici l'observation et l'analyse de trois de ces aspects culturels qui caractérisent les "arts de faire" locaux.

Les " arts de faire " de Claret

L'esthétisation :

" Moi, dit Daniel, je viens à Claret parce que les voies sont splendides ". Comme lui, la majorité des grimpeurs disent aimer le site parce que les voies y sont " belles et permettent de beaux mouvements ". En effet, pour eux, la façon de se comporter sur le rocher, d'utiliser les prises et de se mouvoir est primordiale. Le geste doit être ample, le corps doit être souple et le mouvement délié. A nul moment le grimpeur ne doit montrer qu'il souffre et peine dans son ascension. L'allure et le rythme de l'escalade doivent le plus possible masquer les efforts. Michel illustre ainsi ce qu'est la belle escalade : " [...] c'est de donner l'impression que c'est facile. Comme les gens du cirque, qui passent des choses..., comme les gens qui font des choses hyper compliquées, hyper difficiles au niveau physique et dont le but du jeu c'est de donner l'impression de facilité. C'est ça, c'est ça de la belle escalade. Et tu t'aperçois que quand tu, quand tu es comme ça, quand tu es au taquet [quand le grimpeur est en difficulté] et que ça se voit pas, moi ça m'a toujours fait plaisir quoi. T'es au taquet, et il y a que toi qui le sait parce t'es à vingt mètres au-dessus des autres, tu sais qu'il y a quelques copains qui te regardent. T'es au taquet, ben tu fais les choses comme tu peux quoi. Et puis tu tombes, ou alors t'arrives en haut et puis tu as les copains qui te demandent :

- Pourquoi t'es tombé ? . Ah dis donc, t'as randonné [i-e, tu es passé facilement].
- T'es fou j'étais au taquet.
- Ah, ça se voyait pas.

Ca, pour moi c'est un compliment. Si je devais définir de la belle escalade, c'est ça quoi " .

La valorisation de l'agilité, de la souplesse, de la douceur et de la grâce marque, dans le même temps, ce à quoi s'oppose ce modèle d'escalade. En effet, les gestes hachés et saccadés, l'utilisation de la force au détriment de la technique et la brutalité de l'effort qui s'affiche sont autant de manières de faire qui sont dénigrées à Claret. Elles définissent ce que les grimpeurs locaux appellent " un grimpeur bourrin " (qualificatif que chacun tente d'éloigner de sa personne).

Le mode vestimentaire :

Il est caractérisé par l'absence de vêtement à connotation sportive classique. " Ici, il n'y a pas de survêtement à trois bandes " me dit-on. De la même façon, l'habillement est marqué par le refus des lignes vestimentaires à la mode, " ceux qu'on voit dans les magazines " dit Cédric. Le pantalon ou le collant fluos qui feraient penser aux " sports de glisse " ou aux pratiques " fun " sont proscrits. A Claret, comme le précise l'auteur du topo, on n'aime pas " les kakous grimpeurs à lunettes fumées " . Pour autant, on ne peut pas dire que l'habillement ne fasse pas l'objet d'attention. Il est constitué de pantalons souples, de collants ou de shorts souvent usés et rapiécés, de T-shirt laissant apparaître les épaules largement développées. Un vieux pull-over ou un sweat-shirt coloré viennent agrémenter le costume lorsqu'il fait froid. L'accoutrement est fait de " bric et de broc " et n'est pas sans nous faire penser à la période postsoixanthuitarde ou à la période " grunge " des années 80.

L'art de la chute :

L'escalade libre s'est structurée en opposition à l'alpinisme en intégrant la chute comme élément de progression. L'alpinisme est l'art du risque dans lequel la chute est tabou, l'escalade est devenu l'art de la chute dans lequel c'est le risque qui est tabou . A ce titre, la chute fait partie des pratiques d'escalade à Claret. Cependant, elle dépasse de loin le simple geste technique qu'il convient d'acquérir si l'on veut progresser et devenir un fort grimpeur. En effet, l'équipement des voies (l'équivalent des pitons d'autrefois) a été disposé de façon à ce que les chutes soient magistrales, spectaculaires et de façon à ce que les sentiments de peur soit décuplés . " A Claret, disent les grimpeurs, t'es vert de peur tout le temps ".

Grimper à Claret, comme dans toutes les falaises dites " sportives ", nécessite donc de dépasser l'appréhension de chuter. Pourtant, parce les chutes y sont plus longues qu'ailleurs, les grimpeurs doivent acquérir des techniques et des compétences nouvelles. Il s'agit donc, pour eux, de modifier leur culture corporelle. Comme le dit une des personnes interrogées : " Pour grimper à Claret, j'ai dû réapprendre à grimper " .

Cette stratégie d'équipement n'a pas été du goût de tout le monde et a généré un certain nombre de conflits dans le petit monde de l'escalade. La position de Pedro en donne la mesure lorsqu'il dit : " Au début je me disais vraiment quel dommage d'équiper cette falaise comme ça. Les équipiers ont pourri cette falaise, ils ont tout saccagé. Moi j'étais carrément hostile à ce type d'équipement, et je ne me suis pas gêné pour le dire à tout le monde que c'étaient des cons qui ont équipé à Claret " .

Ces conflits montrent que derrière chacun de ces trois aspects de la culture corporelle développée dans les pratiques d'escalade à Claret se cachent des enjeux sociaux. L'hypothèse envisagée ici, est que l'adhésion à ce style d'escalade esthétisé, à ce registre vestimentaire particulier et à ces jeux avec la chute, est l'expression de choix éthiques qui renvoient non seulement à l'escalade mais aux grands débats qui traversent la société. Autrement dit, chacune des personnes qui choisit de s'affilier ou, à l'inverse de ne pas s'affilier, aux modèles dominants des pratiques d'escalade à Claret et à la culture corporelle que ceux-ci présupposent, met en scène dans ces (ses) pratiques des choix qui réfèrent à : " ce qu'il est bien et pas bien de faire ", " ce qui est bon et ce qui n'est pas bon ". Ces choix sont autant de réponses et de prises de position vis-à-vis des grands débats qui traversent la société contemporaine. Ainsi, pour comprendre les processus de construction des " définitions légitimes des pratiques ", ou ce que les grimpeurs appellent " l'éthique de l'escalade " nous devons faire référence aux divers conflits sociaux qui les fondent.

Dès lors, nous pouvons reprendre chacun des points afin de formuler des hypothèses quant aux sens de ces pratiques.

Le sens des arts de faire de Claret

L'esthétisation :

La valorisation de la souplesse, de la grâce et de l'élégance ne résulte pas d'un unique effet mécanique lié à l'appartenance à un groupe social spécifique. Elle n'est pas uniquement déterminée par la nécessité d'actualisation d'un ethos de classe et la manifestation des systèmes de dispositions acquises à l'intérieur du groupe social d'appartenance de l'individu. A l'intérieur des champs de contraintes que sont les processus de détermination sociale, l'individu détient une marge de liberté qui lui permet, dans ce jeu social, d'exprimer ses prises de positions vis-à-vis des débats sociaux . Le fait que les grimpeurs de Claret optent pour les valeurs que sont l'agilité, la souplesse ou la grâce en s'opposant à la force et à la valorisation de l'effort peut être perçu comme l'expression de prises de position à l'intérieur des débats qui posent le problème des rapports de force entre le masculin et le féminin. Jean Corneloup a bien montré qu'à l'intérieur des pratiques d'escalade contemporaines, se joue ce type de débat. Selon lui, la féminisation de cette activité doit être comprise au travers de l'analyse de la rupture de la postmodernité. L'escalade classique (modernité) se structurait sur un imaginaire masculin (régime nocturne de l'imaginaire) alors que les formes postmodernes se structureraient aujourd'hui sur un imaginaire féminin lié au régime diurne de l'imaginaire. Je pense, pour ma part, que, plus concrètement, est en jeu la remise en cause des représentations traditionnelles de la masculinité dans notre société depuis les années qui ont suivies les événements de mai 1968, pendant lesquelles s'est imposée la question de la place de la femme dans la société et des relations de pouvoir entre les hommes et les femmes. Les débats virulents se sont tassés mais ils ont suffisamment taraudé la conscience collective pour qu'ils resurgissent sous d'autres formes, là où on les attend le moins, dans les "manières de faire" qui constituent le quotidien de l'escalade. La féminisation de l'escalade renverrait ainsi à des prises de position idéologiques et éthiques relatives à ce que devraient être, ou pourraient être les relations entre les hommes et les femmes. Cela veut dire que certaines formes contemporaines de l'escalade trouvent leurs fondements dans les combats féministes de l'après mai 1968 et dont la rémanence obligent chacun à se positionner. A Claret, les attitudes qui s'attachent et valorisent la féminité prédominent. Ce fait résulte des réponses plus ou moins conscientes, voire inconscientes, des grimpeurs qui ne peuvent pas ne pas prendre part à ce débat.

Le mode vestimentaire :

Ici, c'est l'aspect consumériste qui est en question. Ainsi, les grimpeurs prennent position dans le débat à propos des aspects néfastes, pensent-ils, des développements de la société de consommation. Ils l'expriment implicitement dans leurs choix vestimentaires et l'expriment explicitement lorsqu'on les interroge sur leurs relations avec les formes de pratiques de l'escalade à Claret. C'est le cas lorsque Michel affirme : "Claret c'est arrivé grâce à des gens qui se sont investis parce qu'ils aimaient ça. Ils ont pas compté. Si on fait pas attention, ça va devenir des supermarchés de l'escalade et ça, on peut se battre contre ". Plus loin, il précise : " ici, on ne consomme pas de l'escalade ".

L'art de la chute :

Nous avons vu que l'équipement des voies de Claret imposait une acceptation de la chute qui dépasse largement les nécessités techniques. De la même façon, la problématique de la chute dépasse la seule volonté de se faire plaisir dans le chatoiement des limites générée par le vide et la peur. La chute fait partie d'un jeu qui impose un "engagement de soi" de la part du grimpeur. Elle est la matérialisation, ou la réalisation dans le sens marxien du terme, de l'engagement consenti par le grimpeur vis-à-vis du groupe. Selon moi, cet engagement, imposé par les équipiers, doit, ainsi, être mis en relation avec l'investissement financier, temporel et affectif de ces derniers. C'est ce que résume Marc lorsqu'il dit : " Nous avons beaucoup investi ; de l'argent, du temps, de l'énergie, de l'amour, des émotions. Ceux qui ne sont pas contents, qu'ils aillent voir ailleurs, c'est que cette falaise n'est pas faite pour eux. Un gars qui râle trop à cause de l'équipement et de l'engagement, on l'envoie péter ! "

La question de l'engagement et de la chute s'inscrit à Claret dans un positionnement face à une éthique du don et de sa contrepartie, le contre-don . C'est ainsi, en effet que peuvent être appréhendées les relations dans lesquelles il est demandé au grimpeur de se mettre en péril (symbolique puisqu'il n'y a pas de risque) en " échange " de l'engagement des équipiers. L'acceptation de la chute et la mise en jeu du corps (et de l'esprit) apeuré, parce qu'elle exprime l'acceptation du jeu et de ses règles, constitue " un don de soi " octroyé en contrepartie du don initial qui a permis l'existence de ce lieu d'escalade.

Nous pouvons donc penser que les usages spécifiques du corps (donc de la culture corporelle) observés dans cette falaise s'articulent sur des positions groupales de type éthique. Ce groupe de grimpeurs exprime ainsi, dans cette mise en jeu du corps, des prises de position qui sont autant de signes de participation (et autant de réponses) aux débats qui traversent la société contemporaine. Dans le sens où cette culture corporelle manifeste une actualisation concrète de ces positions éthiques, nous pensons que les pratiques sportives (telle l'escalade), d'une part laissent la place à une expression politique qui s'oppose aux modèles économique-politiques dominants (dont Jean-Marie Brohm nie les possibilités d'existence dans le champ sportif) et, d'autre part que la transfiguration du politique dont parle Michel Maffesoli , trouve ici un lieu d'expression.

Modalités de transmission

A partir du constat de l'existence d'une culture corporelle qui exprime une opposition politique sur la base de positionnements éthiques, nous pouvons nous poser, puisque c'est le but de ce colloque, la question de ses modalités de transmission et d'enseignement.

1ere étape : L'avertissement

Pour à peu près chaque falaise d'escalade en France, il existe un petit livre qui recense chaque itinéraire et fournit pour chacun un certain nombre d'indications (longueur, équipement, difficulté, etc.). Cet opuscule s'appelle un " topo ". Outre ces indications techniques, celui de Claret avertit le grimpeur potentiel de l'esprit qui règne au pied de la falaise. On peut y lire en effet : " Ce topo reflète bien notre engouement et notre sensibilité vis-à-vis de ce drôle de caillou et de l'endroit où il se trouve. Prenez-y vous aussi du plaisir. N'y laissez pas de cochonneries, ramassez vos mégots, enterrez vos besoins les plus naturels, et ainsi vous n'aurez pas à subir les remontrances des quelques individus nommés Bernard, Bernard, Bernard, Nicolas, Nicolas [suit une liste de 32 prénoms, grimpeurs appartenants au groupe de Claret]. Ces quelques habitués du lieu apprécient tout particulièrement son ambiance conviviale... et si quelque kakou grimpeur à lunette fumées indérochables n'aime pas notre façon de voir les choses, sans abus de langage, il peut aller se faire foutre ! Comme ça, c'est clair ?!!! " Plus loin l'auteur de ce texte précise : " J'espère aussi que nous ne serons jamais ici comme dans un gymnase surpeuplé et bruyant. Ceux qui débarquent en troupeau comme en terrain conquis avec leurs mauvaises habitudes, vont avoir des surprises ". Il termine ainsi ses recommandations : " Sinon, en

guise de conclusion, sachez qu'en toute modestie, j'emmerde tous les crétins de la terre ! "

C'est ainsi que celui qui vient grimper à Claret sait préalablement qu'il devra accepter les " façons de faire " qui sont imposées par les équipiers et le groupe des grimpeurs " locaux ". L'histoire du lieu est ponctuée par les conflits générés par ces attitudes ouvertement provoquantes et agressives.

Dans un deuxième temps, lorsqu'il arrive à pied d'oeuvre, sur le sentier qui le mène à la falaise proprement dite, un deuxième avertissement attend le grimpeur. En effet, quelques minutes après avoir quitté l'abord de la route, un madrier de bois sert de marche et porte l'inscription, en belle calligraphie peinte à la main : " Mort aux cons ". L'impétrant est prévenu, il entre dans un territoire où la brutalité du langage structure, pour part, les relations.

2ème étape : L'interpellation

" Ici, dit Michel, il faut dire bonjour. On n'aime pas les gens qui arrivent, ils te regardent pas, ils vont dans des voies, décrochent pas un mot, ça c'est pas bon. Alors on leur rentre dedans, gentiment mais.. quand même. Quand tu te sens chez toi, ben t'aimes bien que, quand les gens arrivent, ils te disent bonjour, ils essayent de discuter. Et puis, il faut faire un peu attention à la manière de se présenter, d'être quoi, la manière d'être et de grimper et... avoir un contact social sympa et pas se comporter en consommateur d'un lieu. [...] Nous quand y avait pas d'échange, et ben on le forçait, quitte à s'engueuler avec eux... Il vaut mieux ça que rien du tout ".

À Claret, tout est fait, et dit, pour qu'il existe une relation entre les grimpeurs. Peu importe le sens de la relation, amicale ou agressive, pourvu qu'il n'y ait pas d'indifférence. Ici, on ne participe pas de la dynamique de la tolérance dont parle Gille Lipovetski. L'humour et la provocation sont les outils préférés des grimpeurs locaux pour instituer ces relations (Cf. infra : la mise en péril)

3ème étape : La mise en péril

Lorsque le " grimpeur nouveau " a parcouru quelques itinéraires, il arrive tôt ou tard qu'il demande à un " local " un renseignement ou un conseil dans le choix des voies à réaliser. Dès lors, le jeu consiste à le diriger vers une voie où l'engagement est maximum, c'est-à-dire dans laquelle une chute magistrale est réservée à l'impétrant. Alors, subrepticement et très discrètement, les grimpeurs locaux qui connaissent la nature du jeu, se rassemblent au pied de la voie qui vient d'être conseillée. Le grimpeur sera alors jugé dans sa réalisation de la voie et dans ses réactions vis-à-vis de l'engagement, de la chute potentielle. Seront dosées ses propensions à user d'humour ou d'acrimonie face à la situation dans laquelle l'ont placé ses conseillers. Comme le décrit Michel : " On les envoie dans les grands vols (la chute), toute la tribu est au pied de la voie et on attend de voir les réactions. Ça nous fait beaucoup rire ". Patrick, qui a subi ce rite de passage, n'a au début guère apprécié cette coutume locale. Pourtant, après s'être rendu compte de son caractère introductif il m'a affirmé : " Enfin, en fait ils t'envoient au carton, mais après avoir volé (chuté) ils t'encouragent, ils t'aident et, j'irais pas jusqu'à dire qu'il t'adoptent mais c'est pas loin ". En effet, les réactions des impétrants sont perçues comme autant de signes qui permettront leur agrégation ou leur rejet du groupe.

L'histoire des " fausses broches " est une autre illustration de cette volonté de mise en péril des nouveaux grimpeurs qui participe de l'imposition d'une certaine culture corporelle. Dans trois voies de Claret, étaient placées des faux points de protection. Dès lors, les grimpeurs qui arrivaient, pendant leur ascension, au niveau de ces fausses broches réalisaient qu'elles étaient inutilisables pour la protection de leur progression. Cela augmentait d'autant l'engagement dans la voie et l'amplitude de la chute éventuelle. Dès lors, certains grimpeurs se sentaient floués par ce leurre et réagissaient plus ou moins agressivement face à ce surcroît d'émotion. À ce propos Pascal raconte cette anecdote : " Avec les faux points, on a tout vu. C'est extraordinaire. Un jour, ça devait être 2 parisiens. Un fort grimpeur qui était déjà venu à Claret. Le deuxième, il avait tenté de faire "king of bongo" et il avait pas réussi donc il était redescendu... Son copain plus fort va mettre les dégaines et puis il arrive au faux point et puis il dit... Nous on était en bas, comme on savait pas qu'il avait déjà fait la voie, nous on se bidonnait déjà. Et le gars, il nous regarde et il dit : "Ah vous êtes bêtes, pourquoi vous avez rajouté une broche, c'était bien avant". Et puis il arrive sur la broche (la fausse) et il a dit : "Oh con". Il a compris il a rien dit. Il est monté, il a mis toutes les dégaines (les mousquetons) pour son copain. Son copain est parti dans la voie, il est arrivé au (rire) triple taquet (rire), oh con, c'était une broche en carton (rire), une broche en carton. Alors là évidemment, Hubert, il pouvait plus se retenir, il se roulait dans la poussière (rire). Donc son copain avait participé à la farce, il avait vu la fausse broche et il lui a rien dit". À propos du même sujet, Pascal continue : "Et puis, une autre fois, le gars arrive, il dégaine, il met la dégaine, il prend le mou de la dégaine... qui tombe avec la fausse broche (rire). Le visage liquéfié (rire) ".

Les réactions des nouveaux grimpeurs face à cette situation délicate étaient jugées. Toutes formes de récrimination déclenchaient un rejet de la part des locaux. S'ils se montraient amusés et acceptaient le jeu avec bonne humeur, ils étaient, de façon plus ou moins explicites, invités à se joindre au groupe et à ses agapes.

Au travers de ces trois étapes, et des rites qui les émaillent, se jouent les processus de transmission de la culture corporelle propre aux modalités d'escalade à Claret. Ainsi, "la tribu de Claret" répond à sa manière à la question initiale du colloque "comment peut-on enseigner une culture corporelle ?" " Nous, on ne l'enseigne

pas, semble-t-elle répondre, on l'impose par la violence symbolique ". Dès lors que l'on prend en compte les enjeux éthiques qui fondent ces formes spécifiques des pratiques d'escalade à Claret, nous pouvons percevoir les dimensions idéologiques et politiques, au sens aristotélicien du terme, des usages de cette violence symbolique et des conflits qui émaillent régulièrement les relations entre les grimpeurs de ces lieux.